

avait eu peine à contenir pendant l'admonition de Pierre. Aussi la plupart du temps, après la remontrance faite, les deux amis n'en riaient que plus à leur aise.

Cela fit qu'au bout de deux ans, Ernest n'était guère plus avancé dans l'étude de sa profession que lorsqu'il avait commencé, quand Pierre vint résider à Montréal. Alors Ernest retourna demeurer chez sa mère à la campagne, et abandonna la médecine pour toujours.

Mais il s'ennuyait quelquefois à la campagne ; pour se distraire, il venait très-souvent à Montréal pour voir Pierre, ou il amenait quelques amis chez lui. Nous ne terminerions pas son esquisse avec justice, si nous ne disions qu'il trouvait le moyen de dépenser beaucoup d'argent.

Après avoir passé une bonne nuit, Ernest se leva de très-bonne heure, ce qui n'était certes pas dans ses habitudes.

Pierre dormait encore

Ne voulant point le déranger, Ernest s'habilla sans faire de bruit, et sortit.

Il était près de six heures.

Le soleil venait de se lever à l'horizon, et ses rayons semblaient tomber sur les toits de fer blanc comme une pluie d'or. La nature souriait aux yeux d'Ernest ; les rossignols faisaient entendre au loin leurs doux chants ; quelques oiseaux gazouillaient paisiblement dans un arbre, qui se trouvait à la porte de la maison de Pierre, et sautaient de branche en branche. Ernest éprouva du bonheur à cette vue, et il alla faire une marche jusqu'au bord de l'eau, en passant par le carré Viger.

Il était appuyé depuis quelques instants sur la balustrade du quai, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule. Il se retourna aussitôt.

— Depuis quand êtes-vous en ville ? lui demanda celui qui s'était permis cette accolade amicale.

— Depuis hier soir. Vous êtes matinal, M. Marceau ; je vous avouerai, que je ne comptais guère rencontrer que les gens qui se rendent au marché ou à leur travail.

— Je me lève toujours vers six heures moi ; mais je ne crois pas que ce soit une habitude chez vous de vous lever d'aussi bonne heure, n'est-ce pas.

— J'avoue que ce n'est pas tout à fait mon heure habituelle.

— Et qu'êtes-vous venu faire à Montréal ; je présume que vous êtes venu de N. expressément pour le bal de Mademoiselle Darcy.

— Mais non, je n'en savais absolument rien, et vous êtes le premier qui m'en parlez. A propos, on dit que vous vous mariez ?

— Et avec qui donc ?

— Mais avec l'aînée des demoiselles Darcy, je crois.

— On l'a dit, mais on ne le dira plus.

— Mais dites donc, Edmond, vous pourriez peut-être avoir une invitation à ce bal pour moi.

— Oui, je le pourrais sans doute, mais dans le moment, j'aimerais autant n'avoir pas de ces commissions à faire, justement parce que je n'épouse plus Mademoiselle Darcy. Si vous vous adressiez à M. Hervart...

— En effet, vous avez raison. Salut donc, je m'en vais éveiller ce paresseux de Pierre, qui doit dormir encore. Et tous deux se séparèrent.

### III

CHEZ MONSIEUR DARCY.

Monsieur Darcy habitait avec ses deux filles

une belle maison située sur la rue St-Alexandre, entre les rues Ste-Catherine et Dorchester.

Nous avons vu que Pierre n'avait pas voulu entrer ; mais quoiqu'il donnât pour raison de son refus, l'heure avancée de la nuit, ce n'était pas tout à fait la véritable cause. Il craignait surtout de déranger Julie, l'aînée des demoiselles Darcy, qu'on disait malade depuis quelque temps, et que le prétexte d'une indisposition avait retenue chez elle le soir de la représentation de la "Grâce de Dieu."

Mais tout le monde ignorait cette maladie, excepté son père et sa sœur. Pierre savait qu'elle n'était pas bien, mais c'était tout ; il ignorait complètement la cause qui retenait aussi souvent la jeune fille à la maison. Il s'étonnait quelquefois de ce que M. Darcy, ne manda jamais aucun médecin auprès d'elle. Mais rien n'était plus facile à expliquer.

En effet, ce n'était pas du corps mais du cœur que souffrait Julie

Dans un voyage qu'elle avait fait à Québec, elle avait connu un jeune homme, qui avait fait ce trajet dans le même temps qu'elle.

Ce jeune homme était Edmond Marceau.

Quoiqu'elle ne l'eût ainsi connu que par pur hasard, il devint amoureux d'elle, et comme cela arrive quelquefois, une seule rencontre avait établi entre eux un amour réciproque. Pendant deux ou trois mois, Edmond lui avait fait beaucoup de visites, mais depuis quelque temps, il paraissait l'oublier auprès de sa sœur Christine. Celle-ci qui ne pensait qu'à Pierre, ne s'était pas encore aperçue de l'affection qu'il lui portait.

Mais Julie s'en affligeait beaucoup. Son caractère naturellement gai et jovial, était devenu triste et morose. Elle recherchait toujours la solitude, et on pouvait la voir tenant sans cesse un livre à la main. Cependant, elle ne lisait pas, ou du moins très-peu ; mais cela lui donnait un prétexte pour ne pas sortir.

Quant à M. Darcy il était contrarié de cette préférence accordée à la seconde de ses filles. Est-ce parcequ'il trouvait injuste, que l'une eût deux aspirants à sa main, pendant que sa sœur n'en avait pas un seul !—Non, car si cette préférence eût été accordée à Julie, il eût été très-satisfait. Quelle pouvait être la cause, qui lui faisait chérir cette dernière plus que la seconde de ses enfants ? C'est ce que nous verrons dans la suite de cette histoire.

Dans l'après-midi du jour, où nous avons vu Ernest se lever de si bonne heure, Julie et Christine étaient ensemble, et causaient sur des articles de toilette, lorsque la cloche tinta.

Aussitôt la servante apporta un petit billet pour Christine.

En voici le contenu. C'est Pierre qui écrivait :

MADemoisELLE,

Me pardonnerez-vous de venir vous troubler ? J'ai une faveur à vous demander. Un de mes plus intimes amis, M. Ernest Lesieur, est à Montréal depuis hier, et j'ose vous prier de m'accorder une invitation pour lui, à votre soirée, après demain soir. Permettez moi, mademoiselle de me souscrire,

Votre humble serviteur,

PIERRE HERVART.

Christine passa le billet à Julie.

—Je vais adresser une invitation pour M. Lesieur immédiatement, fit celle-ci.

—Merci, répondit Christine.

Dix minutes après, le cocher partait, emportant une invitation pour Ernest, et un mot de Christine pour Pierre.